

PIERRE-CHARLES AUBRIT SAINT POL



LA MEMOIRE D'UNE GAILLETTE N°8

1969 à 1977

« Récit autobiographique : Un chemin vers Dieu »

C'est à Douai, en février 1970, je reçus mon admission pour le Centre Hélio Marin de Vallauris, j'étais attendu pour avril. J'affronterais seul cette longue convalescence. Le jour de mon départ, je ne fus pas accompagné au train. Le voyage en seconde classe fut long, très long. Le confort des voitures résultait d'une intention pénitentielle.

Je traversais la France sans que je sache quoi faire de ma vie, sans moyen de la construire. Je ne devais pas me retourner. Je parlais dans l'oubli. Les tunnels parcourus m'annonçaient une vie en clair-obscur avec des périodes de nuit intense. Il se dit que les grands hommes ont un destin peut-être, mais sans celui des petites-gens qu'en serait-il vraiment pour eux, ces grands hommes ? Je n'avais dans ce train aucun destin dessiné à ma compréhension, mais une certitude, s'il devait s'en dessiner un, il serait plein de peines et peu ordinaire. De cette intuition, j'en avais la certitude intime.

Je portais un ballot de blessures, une enfance profanée, vieillie entre l'enclume et le marteau de Vulcain sous le regard de feu-glacé

d'Hadès ; ce que je venais de vivre durant ces dix-neuf années n'avait aucun sens pour moi. A quoi bon tant de souffrances, d'épreuves ? En quoi pouvaient-elles me servir ? Elles m'avaient détruit. Je savais qu'elles ne s'arrêteraient pas. Un des rares jours où je jouais avec mes sœurs, j'avais douze ans, j'atterris sur les genoux aux pieds de ma mère qui tricotait et, abrupto je lui déclarais : J'aurai une étrange vie, seul dans un destin hostile, je vais longtemps souffrir. Je me souviens de ces mots et au moment où je les ai prononcés, j'ignorais leur sens réel et pourquoi je les disais. Ma mère, interloquée et le regard effrayé, me pria de me taire.

Je tournais le dos au 22 rue de la cuve d'Or, une rupture. Ne pas me retourner ! Ne pas se retourner ! Déraciné, exilé, errant. Un rien échappé. Comme dit Raymond Devos : « *Un rien c'est quelque chose...* » Oui, mais ce n'est qu'un rien. Qui prend le temps de regarder un rien pour qu'il devienne quelque chose ? Je resterais longtemps un rien et je le suis encore, car qui s'approche de Dieu s'abîme dans sa pauvreté qui serait désespoir sans l'amitié de Dieu. Quelque chose en moi se vidait, m'échappait, mais ce que j'ignorais c'est que le vide n'a pas d'existence propre, autre chose me remplissait. Ce que j'avais de bon s'effaçait.

Je perdais tout estime de moi, tout respect. Je ne me sentais plus capable d'aimer puisqu'on m'avait d'aimer. Je me perdais, j'étais perdu. Je m'effondrais. Des vagues d'amertume me submergeaient et, tapi dans un des lieux maudits de mon être, la haine attendait son heure. J'étais impuissant à endiguer ce tsunami, un effondrement métaphysique. Un inconnu m'appelait des profondeurs interdites. Qui était-il ? Qui avait réussi à fracturer en moi les serrures des en bas ?

La faute la plus grave qu'on puisse faire à un enfant n'est-elle pas de lui refuser son amour ? L'empêcher d'aimer au point de lui retirer sa capacité à l'acte d'amour. Lui interdire l'usage de la Volonté d'aimer ? Je plongeais dans les abîmes, je n'en remonterais en un bloc d'acier duquel un maître attendrait mon appel, car il est l'acier de ce bloc. Maître du vide, de l'absence, feu de glace.

Il arriva que l'on m'interrogea sur ma famille. Avais-je eu une famille ? Qu'est-ce une famille ? La question me semblait si étrange, que je la ressentais comme une agression, une déclaration de guerre. Je devais faire un effort pour ne pas sauter sur mon interlocuteur, l'arracher à sa famille celle que je savais n'avoir jamais eu et que je ne pouvais espérer. Me demander de me souvenir de ce qui ne fut jamais ! Une irrépressible honte montait en moi. Ceux qui vous interrogent avec cette impudence ont une famille et cela se voit. On ne met pas un affamé devant la vitrine d'un pâtisseries sans lui donner à manger.

Il faut un esprit de pauvre pour supporter le regard d'un rien... Bien des adultes en ont fait l'expérience et, ils ont vu leur enfer dans ce regard-là.

La question ouvrait une sorte d'espoir fugace, il mourrait dès la première syllabe de ma réponse, car je m'en inventais, plus tard je la dévoilerais au monde dans un premier temps pour en détruire en moi la moindre parcelle. Je ressentais une sorte de sauvegarde pour ma santé mentale qui me permettait de prendre la place du Petit Prince, simplement tomber sur la planète, mais j'aterrissais toujours dans le bois maudit de la Belle au Bois Dormant. Personne ne sait jamais aperçu à quel point j'étais une bombe à retardement. Qui peut retenir un désespéré ? Dieu. Sa main bénie me retenait de tomber dans le Tartare tout en me laissant sur l'extrême bord de sa gueule. La haine ne comble pas, elle cache le vide sous vos pieds et toujours vous assoiffe. J'aurais pu me réveiller en tueur en série ou me transformer en terroriste. Je suis un miraculé. Qui peut savoir jusqu'où l'homme peut chuter dans l'abandon de sa liberté ?

Affronter le monde des adultes, comprendre leur langage multiple, leurs codes sociaux si convenus, misérables qu'ils forcent au mépris. Pas une parole donnée, ils n'ont pas d'honneur. Ils se servent de leur langue pour dissimuler leur peur, celle de leur monde désolé, chevauchant des haridelles. Des ombres dans l'ombre.

Je savais, que je n'étais rien, ils m'en avaient convaincu. Je cessais le combat alors que plus jeune, me rendant chez mes grands-parents à pieds, je me répétais : Tu seras un homme ! Suis-je un homme ? Je ne le saurais qu'au seuil de l'éternité. Qui peut savoir s'il est un homme ? Même sur son lit de mort, ce qui affirme avoir été un homme mérite l'enfer, car il n'y a pas de con au Paradis. Poser la question c'est se juger. Qui peut se juger ? On ne prend pas la place de Dieu sur terre et, au seuil de l'éternité on Le rejette ou on tombe dans la plaie de son cœur.

Ces adultes que savent-ils d'eux-mêmes ? Ils jouent à exister. Au détour d'un regard furtif, d'un sourire pincé, d'un soupir exhalé, d'un geste de la main, un hochement de tête, je vois leur vide, la légèreté de leur chute lente, inexorable dans une succession de miroirs brisés. Ils passent et passent et ne se regardent pas. Ils existent tout simplement. Ils s'en convainquent. Des existants inexistants. Ils ne veulent pas savoir, pauvres ou riches, ils ont fait de leur vie une rente.

Mon train par son allure régulière me disposa à la réflexion sur cette année 1968...

Les évènements de Mai 68 étaient derrière nous, personne n'avait été épargné ni même les lieux. Les générations présentes et à

venir en seraient toutes marquées. Leur ombre en démesure s'étire désolante comme une tumeur maligne, elle s'épaissit dans la succession des couchers du soleil. Qui en a pris conscience ?

On se réveilla découvrant une plaie que nul n'osait ni ne savait nommer. Seul, l'homme du Monde Nouveau la nommera dans l'aura du saint inconnu, il forge l'amure du soleil et de la Lune. Il se murmurait au sujet de 68, à l'Auberge du Poney Fringant, que la porte de l'enfer s'était ouverte et qu'elle le resterait pour accueillir les affidés de l'Antéchrist. Les sages l'enseignaient aux veilleurs prochains : Lucifer a donné de la voix !

Soixante-huit ouvrit, un chaos métaphysique. C'est l'un des soubresauts de la révolution de 1789, il y en aura d'autres et l'un d'entre eux sera gigantesque, monstrueux. Ses colères déjà donnent de leur voix et tout le monde danse, danse. Les phalanges babylo-niennes montent vers Jérusalem. Nous sommes enlacés par les liens toujours nourris de son champ morphogénétique et excités par ses résonnances morphiques que nous prenons pour de la liberté.

Mais quel a été le détonateur de ce soixante-huit qui a surpris tout le monde surtout ceux qui se préparaient à susciter des insurrections ? Des activistes internationaux se vouaient à la déstabilisation de l'Occident pour étendre l'hégémonie de l'URSS dont ils étaient les agents. Mai 68 dérouta, déroutant tout le monde surtout les agitateurs professionnels, buvant leur salissure au Petit Livre de Mao.

Le modèle soviétique était déjà exsangue. Le Kremlin, aidé des partis frères, espérait qu'en déstabilisant les régimes démocratiques il obtiendrait de nouvelles ressources. Les partis frères français, italiens, allemands n'étaient pas les derniers à y œuvrer. Les mêmes qui s'étaient réjouis du Pacte Germano-Soviétique avec Hitler et Staline, les mêmes qui envoyèrent des agents torturer nos soldats en Indochine, les mêmes qui alimentaient en armes le FLN pour faire couler le sang français et à ceux-ci s'ajoutèrent des apatrides, des agitateurs professionnels, des affiliations sionistes leurs devanciers avaient massacré les catholiques en Ukraine au nom du paradis sur terre¹. On faisait mine de croire à la mystique révolutionnaire qu'André Malraux avait démystifiée. Les communistes avaient besoin d'un idéal pour justifier leur existence, leur prétendue légitimité. La révolution prolétarienne ! Faites-moi rire, ce sera cent millions de morts ! Belle facture.

Si la surprise fut totale, très vite on perçut une organisation qui s'était constituée en amont et dans l'ignorance des partis frères qui s'efforçait de reprendre la main et la classe ouvrière intervint.

¹ Ceux qui organisèrent les massacres de chrétiens en Ukraine durant la révolution bolchevick étaient tous des juifs.

La nature spirituelle de ces troubles échappa à tous les responsables qui ne purent ni ne surent faire une lecture autre que cartésienne en employant tous les possibles de la dialectique. Ils ne comprirent pas que la Main de Dieu, de la Providence pesait. La portée universelle de Mai 68 se ressentit jusqu'aux confins des civilisations.

Le cardinal Marty, archevêque de Paris, s'entretint avec l'ancien secrétaire du cardinal Suhard, lui demanda ce qu'avait été son attitude lors des grèves insurrectionnelles de Paris en 1947, il lui répondit que son éminence avait passé la nuit en prière à Montmartre, au Sacré Cœur. Le cardinal Marty le raccompagna à la porte de son évêché et, la porte claqua. Son éminence était un orgueilleux progressiste, illustre figure des évêques assermentés et un imbécile de premier ordre. L'archevêché de Paris se préoccupa de protéger la voiture de Mitterrand durant les troubles et ce cardinal improbable mourut dans sa deux-chevaux au milieu d'un passage à niveau, broyé dans sa voiture après avoir refusé d'assister un prêtre qui lui demande de l'aider pour un exorcisme. Dieu propose sa grâce à tout moment, mais malheur pour qui ne s'en soucie et qui ne sait la voir, il est infesté par les ténèbres et porte sa condamnation.

Mais que c'était-il passé pour que ces événements éclatent trop tôt et partout dans le monde ? la Réponse est dans le milieu scientifique.

Les débats au sujet du projet de la Loi Bioéthique faisaient rage, c'est à cette période qu'une information filtrait du Vatican concernant les événements de 1968. Dans un laboratoire de recherches génétiques, un des chercheurs évida un ovule humain. Fusse un accident, un acte volontaire ? On ne le saura jamais. L'évènement a eu une résonance morphique dévastatrice qui se porta sur les structures fondamentales de nos sociétés ébranlant les champs morphogénétiques des Lois naturelle et de création ce qui eut pour résultat un affaissement universel de la garde du cœur, un Meshom. Cet incident en laboratoire eut lieu après le vote de la Loi Neuwirth, la Loi sur la contraception qui eut également une résonance morphique dévastatrice qui rouvrit à l'universel le champ morphogénétique en résonance avec les sacrifices humains, gardons en mémoire que cette loi favorisera la Loi Veil, l'IVG qui scellera le retour de l'humanité dans le sang sacrificiel humain. Les sociétés dépénalisant l'avortement se sont enfermées dans ce terrible champ morphogénétique et la France a rendu possible l'universalité de cette résonance.

Les conséquences de la conjonction de ces deux événements décalés dans le temps furent d'autant plus fortes et tragiques que l'Eglise Catholique était affaiblie par la crise post-conciliaire, crise qui portait massivement sur la réforme liturgique, réforme qui cristallisa les confrontations idéologiques, ce qui favorisa un désordre litur-

gique indescriptible et empêcha les fruits des sacrements de s'épanouir puisque dans beaucoup de cas, ces sacrements n'étaient plus donnés selon l'intention sanctifiante et fructueuse de l'Eglise. L'efficacité était séparée de son principe. La hiérarchie, face à ces désordres structurels, fit preuve de passivité quand elle ne s'en rendait activement complice, car il ne fallait pas donner raison à Mgr Lefebvre et, ne pas contrarier les esprits de ce monde. Cette complicité de fait fut signifiée par le rejet majoritaire de l'encyclique *Humanae vitae* du bienheureux Paul VI.

Des portes qui auraient dû rester closes furent ouvertes aux puissances du Mal², car il faut considérer que la liturgie est le premier exorcisme contre ces puissances.

Une réaction métaphysique en chaîne, dévastatrice, due à cet acte transgressif, l'évidement d'un ovule humain, est la cause directe des évènements de Mai 68. Il y a eu depuis une similitude de conséquences et évènementiels en décembre 1999. En effet, entre le 24 décembre et jusqu'au 27 une résonance morphique s'est produite et tout aussi imprévisible, inattendue et dramatique. Lionel Jospin, premier ministre de la cohabitation du Président Chirac, remit sur le bureau du Président le projet de loi concernant la Loi de Bioéthique après approbation du Conseil d'Etat qui se prononça au nom du Peuple Français. Ce premier projet contenait l'autorisation du clonage reproductif humain sans aucun interdit ni limite. La remise de ce projet de loi, au nom du Peuple Français, eut lieu le 24 décembre 1999 à midi, veille de la Nativité. La réponse de la Création ne se fit pas attendre, entendu que le péché se trouve dans l'intention. Deux ouragans bombes se formèrent, Lothar et Martin, ils furent la cause de l'une des plus grandes catastrophes naturelles de ce vingtième siècle, ouragans qu'aucun spécialiste ne sut prévenir et qui ne se dissipa que le 27 décembre. On ne se moque pas des lois de création, on ne se moque pas de Dieu³.

Les évènements de Mai 68 ne peuvent être à la seule charge de problèmes sociaux et étudiants. Leur caractère universel, spontané, inattendu jusque dans les tribus d'Afrique et d'Océanie, les

² Depuis le Second Concile du Vatican l'Eglise a ignoré, s'est désintéressée de tout le domaine de la démonologie alors qu'à l'issue de la Seconde guerre Mondiale, elle aurait dû s'en saisir avec la plus grande vigilance.

³ Il faut comprendre qu'il y a une communion originale et organique à la fois physique, spirituelle et morale entre toute la Création et l'homme pour qui elle est naturellement ordonnée, l'homme étant sa cause finale naturelle. Aussi, lorsque l'homme pense, conçoit un acte contraire aux lois de création ou à la Loi Naturelle ou Morale, il est établi que les conséquences ont une résonance universelle sur la Création et que celle-ci réagit avec plus ou moins de retard. Il est légitime et parfaitement véridique de lier certaines catastrophes telluriques, climatiques et sociales aux péchés de l'homme surtout quand ce péché est une transgression réfléchie telle que la Loi du Mariage pour tous.

moins touchées par la civilisation occidentale, les jeunes remettant en cause l'autorité des anciens. Personne ne sut prévenir ces événements dont le caractère politique, idéologique est secondaire, car il s'agissait bien d'un effondrement métaphysique c'est-à-dire une catastrophe spirituelle et morale.

Un vent de liberté a soufflé fort : Mais pour quelle liberté ? Elle a été vendue à l'encan.

On ne peut nier qu'il y ait eu un terrain propice sur lequel ces événements s'appuyaient, terrain formé par les effets majeurs et dévastateurs de la Seconde guerre Mondiale renforcés par la guerre de Corée, les guerres de décolonisation et la très dévastatrice guerre du Vietnam ainsi que l'innommable bombardement atomique.

Il ne manqua pas d'intellectuels qui se soient préoccupés de l'inhumanité de la Seconde guerre Mondiale, mais qui posa les questions sur les causes autres qu'un échec diplomatique ? Qui a vu au-delà des événements en eux-mêmes ? La Guerre d'Algérie, celle de Corée, celle du Vietnam. Oh certes ! il y eut des affrontements idéologiques, des mouvements pacifiques largement manipulés par les réseaux communistes y compris aux USA. Mais qui posa les questions en terme d'analyse morale, spirituelle, métaphysique ? Personne. Personne parmi les illustres intello-médiatiques, pas même l'improbable d'Ormesson non, il n'y avait personne, un silence, une absence. Qui a osé dénoncer la charge morale, spirituelle angoissante que faisait peser la menace atomique ? Seuls les Papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI et le futur pape, le cardinal Karol Wojtyla tentèrent une réponse qui ne fut guère reliée, mais plutôt ensevelie. Les médias, ces immondes, se voulaient les maîtres de l'opinion aux ordres ou sous influence des fraternelles, des sociétés occultes mondialistes : il fallait détruire toute résistance spirituelle, culturelle pour favoriser l'établissement, l'acceptation d'un gouvernement mondial au nom d'une mondialisation qui n'est qu'une expression méphitique du Mal.

Les hiérarchies religieuses étaient inexistantes, incapables de faire entendre une parole de ferme vérité, d'espérance et quant aux intellectuels, ils étaient bien trop préoccupés par leur carrière médiatique, ils ne pouvaient envisager d'aller contre le vent que pudiquement, par une lâcheté abyssale, ils eurent le culot de désigner par « le sens de l'histoire ». Il y eut des exceptions que les médias s'efforcèrent de marginaliser faute de pouvoir les faire taire. Et, c'est ainsi qu'une génération de branleurs de serre chaude encourageront les pratiques pédophiles, la consommation de la drogue et l'avortement, salopards ! Et aujourd'hui les voilà rentiers de la République ! Ces vieux enfants méchants n'ont aucune intelligence de la puissance du sourire ni des larmes du pauvre. Les damnés de la terre !

La seule réponse que nos sociétés démocratiques donnèrent à ces questions qui nous dévastaient et nous dévastent toujours fut l'amoralité, la liberté des sens, la liberté du cul et du ventre. Voyez où cela nous amenés ! La dictature des concupiscences.

Soixante-Huit fut une opportunité pour un formidable examen de conscience et, quoiqu'on en dise encore aujourd'hui, ce fut un appel fulgurant à la conversion. Il resta sans réponse. Bien au contraire, ce fut une opportunité plus grande pour compromettre l'Évangile avec les esprits du monde, initiant toutes sortes de compromissions plus honteuses les unes des autres⁴.

L'Église est devenue une immense tour de Babel, les catholiques entre eux ne se comprenaient plus et ne se comprennent toujours pas pris au piège de la dialectique. Ils n'ont rien à faire de la Vérité, à par une minorité, ce qu'ils veulent c'est se rassurer et pour y parvenir ils veulent la soumettre au monde. L'Église donne l'apparence d'une immense épicerie que le Pape François administre comme un marchand de Venise. A quand le libre-service des sacrements ?

Mon train entrant en gare de Cannes la Bocca, son architecture n'était pas et n'est toujours pas à la hauteur de cette magnifique baie. La place de la gare est d'un banal étonnant, sans caractère aussi laide que celle de Narbonne le froid en moins. Cannes ne mérite pas cette verrue.

Vénus dessina de son sourire sa baie et les îles Sainte Marguerite et Saint Honoré sont les larmes des troyennes pleurant sur Hector le valeureux.

Un véhicule blanc, portant Centre Hélios-Marin, m'attendait. Le chauffeur m'accueillit aimablement et, sans plus attendre, prit la route qui me mena au Centre. Là je fus accueilli dans un premier temps avec la froideur d'une gare de triage. J'étais un dossier parmi tant d'autres ; c'est à peine si on ne me réprimanda pas d'être-là. J'étais un numéro de sécurité social. L'un des responsables de la direction me fit un sermon, les chahuts n'étaient pas acceptables... Eberlué, je m'interrogeais sur ce lieu : Avais-je fait un rêve ou étais-je sur une autre planète ?

Une aimable infirmière m'accueillit et me dirigea vers une chambre à six lits que prolongeait un balcon spacieux dominant la baie. Une beauté à couper le souffle. La mer calme, les bateaux étaient comme posés sur un miroir immense. Cannes n'est en fait qu'un très grand salon avec une vue panoramique qui me fait croire à

⁴ Le rejet massif de l'encyclique *Humanae Vitae* du Bienheureux Pape Paul VI, l'approbation implicite de l'avortement etc. Il est question ici du comportement des hiérarchies ecclésiastiques catholiques, car le Saint Siège resta ferme.

la beauté du monde. Un salon avec son bal de pinces fesses que prolonge un immense lupanar. L'accueil de mes condisciples étaient poli, indifférent. la Comédie Humaine vue du côté grands malades, Balzac eut été ravi au ciel des écrivains. Toutes les misères s'y trouvaient concentrées, il y avait de vrais malades, mais un bon tiers étaient des rentiers de la sécurité sociale avec la complicité de l'administration, il fallait tenir une moyenne de lits durant l'année.

La Baie de Cannes, si inabordable de mon nord natal, alertait tous mes sens. Je ne me lassais pas de la contempler.

Le Centre Hélios Marin, construit sur l'une des collines boisées qui ceinturent la commune de Vallauris – le Val d'Or – la protégeant de l'Aquilon. Sa municipalité communiste dont le maire, un brave béotien, avait bien du mal à faire une phrase en français. La cité se fit connaître par des peintres renommés dont l'infâme Picasso, mais aussi le trop sensible Jean Cocteau, mais aussi par ses potiers qui n'étaient pas tous de niveau d'excellence. Il fallait bien vivre ! Le mauvais goût digne des grandes surfaces côtoyait des œuvres majeures d'artistes au talent d'exception.

La cité était très ancienne, l'une des plus anciennes de la Côte d'Azur, fondée par des Celtes, une colline porte témoignage d'un haut sanctuaire celtique. Un jour, que je m'y rendais avec des amis, bien après ma sortie du centre, nous décidâmes de pique-niquer en ce lieu. Et, alors que nous dissertions sur comment refaire le monde et sur les pseudos mystères ésotériques qui parsèment apparemment la région, je vis avec une conscience claire et sans entrer dans la moindre extase, une procession de prêtres suivi d'une foule tous vêtus de longue robe blanche qui traversaient une grande partie de la colline tout en ignorant celle où nous nous étions installés. Cette vision dura un certain temps. Je pense qu'à cette occasion, je fus infesté par un démon, car il s'agissait d'un rite celte. Je n'ai jamais perdu la conscience d'où j'étais ni ce que je faisais. Ce fut l'un de mes premiers contacts avec l'au-delà, sans que je le voulus. Je ne comprenais rien de ce qui m'arrivait, cela me flattait et ce fut un vrai danger. Quand on n'est rien, on aime à se gonfler, la tentation est forte.

La Baie de Cannes m'offrait de somptueux levers de soleil et des crépuscules si beaux, majestueux qu'il n'eut pas été surprenant de voir surgir Apollon au char d'or amenant les Grâces de Botticelli soufflant aux oreilles d'Homer, susurrant à celles de Virgile et jaillir l'ombrageux Neptune. Les jours de pluie, je n'en éprouvais qu'une douce nostalgie, car sa beauté point ne s'effaçait. Il y avait un indéniable charme paisible à voir les gouttes tombées même drues en flip-flop sur la mer, miroir brisé et, quel ravissement que ces arbres à la parure vert-pré déployée, retenant l'eau puis, après l'averse, reprendre l'enchantement de leur goutte-à-goutte et, par instant, se

relâcher en un grand flop, un ébrouement de géant. C'est dans ces collines boisées que, de nuit, je combattais mes peurs paniques.

La Baie m'offrait des nuits de héros, elle découvrait sa parure d'étoiles, certaines filaient vers Cassiopée, l'étoile du Berger et les Péliades ou se perdaient dans des contrées imaginaires où le bon vainquait le mauvais. Hercule ouvrait les vannes pluviales et Vulcain celles de ses feux se déversant sur ces adultes dansants, insouciantes que bouscullaient les chevaux d'eau et de feu et surgissait la gracieuse Vénus qui, de sa traîne d'or, appelait à la vie verdure et renouables, ronces et rosiers, parsemée de rochers d'or et d'argent la Baie se faisait royaume des rêves et des songes...

Pierre, c'est l'heure de vos examens médicaux, demain vous avez rendez-vous avec notre chef de service.

Durant mon séjour en tant que malade, je n'eus la visite d'aucun membre de ma famille, à peine quelques lettres et aucun signe pour les fêtes ni mon anniversaire. Je voyais tous mes camarades recevoir leurs proches. Etranger en terre inconnue, seul dans le désert humain.

Je resterais en soins jusqu'à l'automne soixante et onze. A de très rares exceptions, les personnels soignants, administratifs, sociaux-éducatifs étaient massivement de Gauche, marqués PSU de Rocard, syndiqués CFTC et, beaucoup de ce personnel menait une vie immorale dont ils se cachaient à peine. Le triomphe des sensualités désordonnées et des amitiés particulières. Un personnel recruté parmi d'anciens malades de la tuberculose, beaucoup étaient aigris, parfois méchants, souvent impatientes et très antireligieux, anticléricals. Il y avait un surveillant-général qui n'avait aucune sympathie pour les jeunes qui étaient en grand nombre, issus surtout de milieux défavorisés, des primo-délinquants qui avaient une expérience de la vie très audacieuse. J'étais admiratif de leur liberté, de leur capacité à s'extraire des convenances, du respect de la loi. Je les admirais d'autant plus que je me savais incapable de cette liberté tant j'étais introverti, timoré, annihilé. Je vivais une impuissance sociale, relationnelle. Je ne savais pas établir une relation suivie, car jusqu'à très tard dans ma vie, je conservais la hantise de l'abandon en même temps que j'étais dévoré par le désir d'une amitié absolue.

On me fit passer des tests et une évaluation de culture générale, je suivis des cours de rattrapage avec intérêt et de bons résultats. Je renforçais ma vie intellectuelle qui avait commencé à mon retour à Douai. Je m'étais abonné à la bibliothèque municipale, devant les livres, Hugo et pleuré sur Cosette, Sue et sa description des jésuites, Balzac et son Eugénie, Alexandre Dumas et son d'Artagnan,

Jules Vergne, Stendhal, les bandes dessinées, des études d'ethnologie, les travaux sur les grandes migrations. Dans ce centre, je puisais dans la bibliothèque dont le niveau était bas, soubresaut de 68 et trop d'ouvrages politiquement orientés à Gauche comme une mauvaise herbe qui repousse sans cesse incongrue.

Ma curiosité intellectuelle allait dans tous les sens y compris vers l'occultisme, les religions non-chrétiennes, nous étions en plein New-âge. Je m'enfonçais dans les zones du mystico-dingo tout en continuant d'être attiré par le mystère de l'Eglise. L'aumônier était un jésuite, ancien missionnaire en Indochine, très cultivé, il faisait partie des prêtres qui freinèrent le désordre dans l'Eglise. Il était extrêmement critiqué par la coterie du centre dont un éducateur qui avait le génie pour manipuler les personnes surtout les jeunes qu'ils montait contre l'aumônier ; à leurs yeux, il était coupable de n'adhérer à aucune idéologie, les insultes contre sa personne étaient le quotidien dès que nous étions réunis autour de Claude, l'éducateur.

Claude était petit de taille, presque chauve, une sorte de poupon aimable pour film d'horreur. Il est né dans une famille communiste avec qui il était en rupture, car il s'était converti à la foi catholique et était devenu socialiste. Il avait épousé une femme d'un milieu catholique bourgeois du Nord de la France et fondé une famille nombreuse. Les époux baignaient dans l'assemblage idéologique du PSU, l'une des pièces du rouage du Bildelberg. Ce parti était acteur résolu des courants progressistes dans l'Eglise, Edmond maire, secrétaire général de la CFDT et PSU était l'un des pontifes. Leur discours qui aujourd'hui me fait pleurer à cause de sa puissance de destruction, mais rire, tant à l'évidence, ces courants étaient et sont manipulés, les acteurs frappés par une immaturité affective et un désordre intellectuel digne de la Samaritaine à Paris. Mais ce qui me subjuguait dans ce personnage, Claude l'éducateur, c'est son absence totale de respect pour celui qui osait s'opposer à lui et son absence d'empathie. Le nouveau bibliothécaire a bien souffert de cet individu. Claude cherchait par tous les moyens de détruire ou d'écarter celui qui ne se soumettait pas son aura. L'éducation libertaire qu'il donnait à ses nombreux enfants m'effrayait tant elle reflétait le désordre de cet homme – ses enfants dès le beaux jours – se promenaient nus dans la propriété quel que fut le visiteur, leur innocence était exposée aux quatre vents. Il avait une haine primaire contre les homosexuels, il ne cachait pas son besoin de faire des bastonnades contre eux. Il y avait beaucoup de cruauté en lui.

Son influence sur moi était nulle, j'avais un instinct de préservation. Son action, au-delà de sa grande capacité à manipuler les consciences se limitait à l'organisation de voyages éducatifs, à des projets baba-cools. Il n'acceptait dans son premier cercle que ceux qui s'engageaient à sa suite sans opposer aucune résistance. Je ne sus jamais à quel point il était sincère, il avait besoin de sa cour. La seule fois où

j'eus un entretien personnel en deux ans fut pour me dire que je ne devais pas compter sur ma mère. J'ignore le contenu des échanges épistolaires qu'elle eut avec les responsables, mais il en est résulté une évidence, elle continuait de me détruire sans doute avait-elle peur que je dévoile ce que j'avais subi, si seulement j'avais su m'en ouvrir.

Je faisais partie de son cercle, non que je partageais ses convictions, mais son projet baba-cool me permettait d'exister un peu, j'avais l'illusion de faire partie d'une communauté. Un jour que nous avions été invités dans sa propriété à l'extérieure de Grâces, il s'y trouvait le vicaire de la paroisse dont il dépendait. Au cours de la conversation, nous en vîmes à parler de l'Imitation de Jésus-Christ que je lisais, cet ouvrage faisait partie de mes curiosités hétéroclites du courant New-Age, Claude intervint en critiquant ceux qui comme moi s'y intéressaient, nous accusant de conservatisme. Il interpela le prêtre pour que celui-ci lui donna raison, après une hésitation où le débat intérieur affleurerait, il abonda dans le sens de Claude. Mais pour moi ce fut une délivrance, cet incident anodin, révéla la perversion de cet homme et sa capacité à manipuler les gens. Il ne s'est jamais douté à quel point je le condamnais. Ce personnage me rendit service, car il me permit d'apprécier les catho-progressistes qui dominaient l'Eglise dictature. Cette lucidité, avec le recul du temps, me surprend encore aujourd'hui étant donné mon refus de l'Eglise, mais mon appétence pour la vie intellectuelle m'aidait à un discernement instinctif et le Ciel œuvrait à ma conversion. Je savais d'instinct quand, du point de vue intellectuel, une chose était fautive même si je ne maîtrisais pas le sujet.

Mon séjour dans ce centre de soins me permit d'attraper un niveau bac, je parlerais plutôt d'un bon BEPC. Lorsque mes soins furent terminés, il me fut proposé un poste d'aide-soignant que j'acceptais, mais à la clef il n'y avait aucune formation, j'étais sous les ordres d'une infirmière-chef tyrannique qui se déchargeait sur nous de malades grabataires, paralysés sans que nous ayons reçu la moindre des formations. Je devais laver, mouvoir des malades très lourds et sans aucune aide. Je craquais et quittais définitivement l'établissement faisant en sorte d'être licencié.

Cette période me permit de me construire un peu et, de m'adapter à la vie sociale même si j'étais une sorte de marginal, un traîne savate. Durant mon séjour, soit en tant que patient ou employé, je fus sollicité pour entretenir des relations contre-nature, certains voulaient faire de moi leur amant installé ; je crois que ce qui les attirait était ma fragilité qui affleurerait, mais je parvins toujours à esquiver ces sollicitations qui étaient très alléchantes. Il y a des interdits que je sus intuitivement ne pas devoir franchir et m'éloignais

d'eux toujours sans heurts comme si la Providence m'inspirait l'attitude à avoir. Et il le fallait ainsi, car je découvrirai plus tard que certains d'entre eux étaient des monstres, des gangsters internationaux. J'ai glissé en enfer, mais pas au-delà du premier cercle.